

Au fond, la forme ?

(Contribution à un débat plus vieux que nous, et loin d'être conclu)

La très ancienne opposition entre le **fond**, qui désignerait “le sérieux” de la chose, son essence, sa vérité, etc. et la **forme**, qui ne serait que l’habillage, le déguisement, la parure superficielle de la pensée profonde et incontestable qui gît en nous à des profondeurs incalculables, cette opposition est-elle bien fondée, et tient-elle la route de l’Histoire ?

En termes modernes, on pourrait à peu près la traduire en prenant en compte les termes **humanisme**, **formalisme** et **structuralisme** (plus, éventuellement, quelques autres). En France, le prestige de notre histoire culturelle est si fort que nous avons, des siècles durant, conservé et entretenu soigneusement une “grande illusion” : la survalorisation de l’*humanisme de la Renaissance*, qui, par admiration pour les grands auteurs de l’Antiquité grecque et romaine (essentiellement), a forgé le mythe d’une attitude intellectuelle et morale attentive à l’homme dans sa plus grande généralité, voire dans son universalité. Mais le mot **humaniste**, apparu dès 1580 chez Claude Gruget, ne désigne alors que “l’homme particulièrement érudit et lettré”. Il s’est agi en fait d’une construction tardive (le mot **humanisme** n’apparaît qu’en 1765 au sens d’“amour de l’humanité”) et très “occidentale”, qui n’a jamais pris en compte sérieusement les civilisations éloignées de l’Europe : celles d’Asie, de Polynésie, d’Afrique, d’Amérique du nord et du sud, etc. La pratique de cet humanisme n’a jamais empêché les préjugés ethniques, le racisme, le colonialisme, etc. Au contraire, il a contribué à les justifier par une bonne conscience très raisonnée et argumentée : les “civilisés” (parmi lesquels... Jules Ferry !) sont restés longtemps persuadés d’apporter “l’humanisme vrai” et les “valeurs éternelles” aux “bons sauvages”. Proudhon écrivait en 1846 : “Il m’est impossible, plus j’y pense, de souscrire à cette déification de notre espèce, qui sous le nom d’humanisme réhabilitant et consacrant le mysticisme, ramène dans la science le préjugé”.

Quant au groupe de mots plus récents issus de cette famille, l’adjectif **humanitaire**, forgé par Lamartine (“mon poème humanitaire”, 1835) est souvent dévalorisé dès le XIX^e siècle ; cf. l’ironie de Musset : “D’abord, pour ce qui est du mot *humanitaire*, je le révère, et quand je l’entends, je ne manque jamais de tirer mon chapeau” (*Lettres de Dupuis et Cottonet*, 1836), ainsi qu’**humanitarisme** : “Lamartine avec son humanitarisme religieux” (Flaubert, *Corresp.*, 1853). Quant à **humanitairerie**, le mot affiche par lui seul sa péjoration : “Cette humanitairerie qui me gêne les paysans de Millet (Huysmans, en 1883) ; et même chez le très catholique Péguy : “Les armes de Satan, c’est la sensiblerie, / C’est censément le droit, l’humanitairerie, / Et c’est la fourberie et c’est la laderie” (*Tapiserie de Ste Geneviève*, 1913).

Le Formalisme : Rien d’étonnant si l’humanisme peut donc apparaître à pas mal de gens comme une notion suspecte, et souvent un alibi. Du reste, sur le plan éducatif, la fameuse explication de textes n’a-t-elle pas reposé longtemps à peu près exclusivement sur une analyse psychologique “imaginaire” et au moins en partie fantasmagorique, du genre : “Quelles sont les intentions de l’auteur ? Qu’a-t-il voulu dire ? On sent bien que, dans ce roman, l’auteur s’est raconté avec franchise (Variante : a exprimé avec talent ce qui lui tenait à cœur)”, etc. Le saint-beuvisme appliqué des manuels, de Lanson à Lagarde et Michard, a laissé tant de lycéens sur leur faim de véritable compréhension de la littérature ! D’où l’éclosion au XX^e siècle d’un certain nombre de méthodologies qui rejettent les modes d’exploration du passé, et qui révisent de façon déchirante les rapports entre pensée et langage, écriture et lecture, auteur et lecteur, etc.

D’abord, la linguistique de Saussure a permis de rétablir un certain équilibre entre l’oral et l’écrit, entre le signifiant, le signifié et le référent, ou pour parler plus clairement aux non initiés, entre le mot, le sens et la chose. En psychologie, la *Gestalttheorie*, ou *psychologie de la forme*, a mis en relief, grâce aux recherches des allemands Wertheimer et Koffka, adaptées en France par Paul Guillaume, dans les années 25, de façon concomitante, l’indissociabilité du “fond” et de la “forme”, l’imbrication forte du “contenant” et du “contenu”. Le cubisme, l’abstraction, le surréalisme, le non-figuratif ont trouvé une nouvelle

inspiration dans cette remise en cause fondamentale des rapports entre ce qui est dit, montré, exprimé et les moyens ou les “cadres” employés pour ce faire. Braque, Picasso, Vasarely, Mondrian, Nicolas de Staël, Soulages nous obligent à repenser complètement notre position de “voyeurs”, à renoncer aux charmes du dualisme cartésien, à cesser de nous demander naïvement “ce qu’ils ont voulu dire”.

En analyse littéraire, la *théorie de la réception*, inaugurée dès 1955 par l’Allemand Hans Robert Jauss a heureusement développé le thème qu’il était plus rationnel et fécond de se placer au point de vue de la *réception* de l’œuvre par le lecteur, plutôt que de s’imaginer à la place de l’auteur au moment même de son élaboration, idée séduisante, mais irréalisable parce que d’application profondément aléatoire et invérifiable.

Le Structuralisme : Ce mot (ainsi que l’adj. *structuraliste*) a été créé en 1932 par N. Trubetzkoy, d’abord appliqué à la phonologie ; puis André Martinet lui a donné, en 1945, le sens de “théorie descriptive et structurale des faits de langue”. En linguistique et analyse des textes, Roman Jakobson a montré l’extrême intérêt de porter la plus grande attention aux mots du texte, y compris au point de vue quantitatif. La récurrence et la position réciproque des unités de langage dans un texte contribuent fortement à structurer le sens... (la rhétorique ancienne l’avait déjà constaté !) La statistique lexicale elle-même – étude exclusive et statistique de la quantité formelle – apporte beaucoup à l’étude des thèmes, de l’écart entre la perception du texte et sa réalité formelle, à la notion de “richesse ou pauvreté de vocabulaire”, etc. Le thème de la prétendue “sécheresse”, voire “inhumanité” des études structuralistes repose sur plusieurs confusions. La dévotion des disciples, en ce domaine comme dans tant d’autres, a causé les dégâts (souvent signalés à juste titre) d’une “pédagogomanie” mal inspirée, qui s’est empressée de tirer, des réflexions très profondes mais *théoriques* d’un Chomsky (entre autres), des “applications arborescentes” désastreuses ! D’autre part, il ne faut nullement confondre les analyses rigoureuses de la surface du texte avec l’utilisation qu’on peut en faire a posteriori : les données brutes ne sont qu’un matériau, que l’on peut ensuite employer de très diverses manières... ou laisser tomber ! Enfin, la vieille opposition entre l’“inhumanité” de la mathématique et des sciences dites dures et la merveilleuse correspondance, présentée souvent de façon quasi mystique... et inanalysable, entre l’art et notre moi profond est aujourd’hui bien difficile à défendre sans réserves importantes. Laissons conclure Émile Benveniste lui-même... en 1966 : “Aujourd’hui le développement même des études linguistiques tend à scinder le “structuralisme” en interprétations si diverses qu’un de ceux qui se réclament de cette doctrine ne craint pas d’écrire que “sous l’étiquette commode et trompeuse de “structuralisme” se retrouvent des écoles d’inspiration et de tendances fort divergentes...”

Dans le domaine de la création littéraire, parallèlement, on pourrait citer les auteurs et les écoles qui ont cherché à renouveler l’écriture, à casser le moule traditionnel, à renouveler le roman et les formes héritées : Proust, Joyce, le lettrisme, l’écriture automatique, le “nouveau roman”, etc. Ici comme ailleurs, les créateurs se sont montrés soucieux de ne pas être dupes des anciens schémas, qui ne sont pas forcément valides *ad vitam æternam*. Les jeux formels avec la langue ont, du reste, toujours existé, notamment dans la poésie ancienne et ses règles quasi mathématiques ; plus près de nous aussi, rappelons-nous, entre autres, François Rabelais, médecin et écrivain, grand humaniste devant Hippocrate et, au moins en France, initiateur, avec Clément Marot et les rhétoriciens du XV^e siècle, des “jeux de mots laids” et contrepèteries (du genre : “les femmes folles de la messe”), qui, qu’on le veuille ou non, font partie de l’expression “littéraire” y compris au plus haut niveau (cf. Boris Vian, les règles fécondes de l’Oulipo et les calembours de Lacan !)

En somme : Que perdons-nous, que gagnons-nous à “consommer” des œuvres qui tantôt nous “racontent une histoire”, tantôt nous font prendre conscience des complexités et des combinatoires quasi infinies de nos langues ? Fausse question probablement, tant l’alternance de toutes ces modalités paraît évidente, à considérer “l’histoire de la culture” et les apports successifs, à la fois contradictoires et complémentaires, des positions du créateur vis-à-vis du monde qu’il habite. Ici comme ailleurs, nous sommes souvent victime de deux

écueils : le manque de recul temporel et la manie de juger, voire de condamner ce qui échappe (provisoirement) à notre sagacité et à notre ouverture d'esprit.

21 août 2005 - Jean-Paul Colin